

CLARISSE SABARD

Et nous
danserons
sous les **flocons**



CLARISSE SABARD

Et nous **danserons** sous les **flocons**



Après des années d'absence, c'est désormais divorcée et accompagnée de son fils adolescent que Valentine revient à Vallenot, le village où elle a grandi. Un comble pour celle qui s'est toujours juré de ne pas finir maman célibataire comme sa mère et sa grand-mère !

Alors qu'elle n'aspire qu'à un Noël paisible auprès des siens, son projet est bien vite mis à mal. Comme si croiser le chemin d'un Anglais récemment installé au village, et de Rémi, cogérant du restaurant *L'Edelweiss*, ne suffisait pas à pimenter les fêtes, elle découvre de vieilles photos qui pourraient bien être la clé d'un secret de famille longtemps enfoui...



« Un **vrai roman de Noël** sur fond de secrets de famille, de **rencontre de générations** et de personnages magnifiquement croqués. »

Ici Paris

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-467-0



8,90 euros
Prix TTC France

Rayon :
Littérature française



www.editionscharleston.fr

ET NOUS DANSERONS
SOUS LES FLOCONS

De la même autrice, aux éditions Charleston :

La vie est belle et drôle à la fois

La vie a plus d'imagination que nous

Sous un ciel étoilé

La Douce Magie de Noël

Les Lettres de Rose

La Plage de la mariée

Le Jardin de l'oubli

Ceux qui voulaient voir la mer

La Femme au manteau violet

À la lumière de nos jours

Le Souffle des rêves

Un air d'éternité

Le Secret des Agapanthes - tome 1 : Flora & Joséphine

Le Secret des Agapanthes - tome 2 : Stella & Hortense

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-467-0

Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Editions.Charleston), sur TikTok (@editionscharleston)

et sur Instagram (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Clarisse Sabard

ET NOUS DANSERONS
SOUS LES FLOCONS

Roman



*À ma petite-cousine Solène, sans qui mes personnages
d'ado n'auraient pas le même piquant.*

*À tous ceux qui développent une obsession pour les
biscuits de Noël dès le mois de novembre.*

« C'est simple : chaque fois qu'on a l'impression de savoir précisément ce que l'on attend de l'existence, quelqu'un surgit et bouleverse toutes vos certitudes. »

Douglas Kennedy, *La Poursuite du bonheur*

PROLOGUE

Juin 2019

Quelle idiote ! J'étais persuadée que mon mari m'invitait au restaurant pour fêter notre anniversaire de mariage (certes, avec trois jours d'avance). Clairement, ce n'était pas une de mes intuitions les plus brillantes. Pourtant, tous les signes étaient réunis pour m'induire en erreur. À commencer par le fait que Philippe avait choisi notre restaurant préféré, un endroit avec un jardin chaleureux aux buissons semés de guirlandes colorées. L'intérieur aussi était charmant, avec ses bougies, ses nappes blanches et le piano dans un coin de la salle. L'ambiance parfaite. Aussi, avant même de choisir nos plats, je commandai deux coupes de champagne au serveur.

— Seize ans de mariage, ça se fête ! gazouillai-je en jouant machinalement avec la bretelle de ma petite robe à fleurs.

Philippe parut se troubler un instant, mais je mis cela sur le compte de l'émotion. Seize ans de mariage au compteur, ce n'était pas rien ! Évidemment, je me demandais quelle surprise pouvait bien m'avoir réservée mon époux pour l'occasion. Chacun son tour devait surprendre l'autre. L'année précédente, je l'avais kidnappé le temps d'un week-end à Venise. À présent que notre fils était grand, tout était permis ! Philippe allait-il me proposer de renouveler nos vœux de mariage ? L'idée s'était secrètement installée dans mon esprit d'incorrigible romantique. J'imaginais déjà la belle fête que ce serait : une cérémonie émouvante à l'église, suivie d'un repas champêtre en Provence, par une douce soirée estivale. Nos deux familles, admiratives, ne manqueraient pas de souligner la solidité de notre couple et...

— Seize ans, me répondit Philippe, avec un hochement de tête très sérieux.

Nous trinquâmes et, au moment où j'attaquai mon cabillaud rôti, mon mari se mit à me fixer pendant ce qui sembla durer un siècle.

— Je te trouve préoccupé, Phil, lui fis-je remarquer.

— Un peu, admit-il.

J'avalai une gorgée prudente de riesling.

— Est-ce que c'est lié à la vente des Beaumont ?

À quarante-cinq ans, Philippe était un antiquaire renommé de la région lyonnaise. J'avais dix-huit ans lors de notre rencontre et lui, dix de plus. Éperdument amoureuse, j'avais accepté sa demande en mariage un an plus tard et, à vingt ans, j'étais tombée enceinte de notre fils, Jules. Cela ne m'avait

pas empêché de passer ensuite une licence en histoire. Cependant, par amour, j'avais fait une entorse à ma vocation de devenir institutrice, et je secondais mon mari dans son entreprise. J'étais donc très bien placée pour soupçonner ce qui le tracassait. Les Beaumont venaient d'hériter d'un manoir et souhaitaient se séparer d'une partie du mobilier Louis XV. Pour cela, ils mettaient en concurrence les principaux antiquaires du coin. Si mon époux était prêt à faire la meilleure offre pour que l'affaire ne lui passe pas sous le nez, ses rivaux se montraient également très motivés. Des milliers d'euros étaient en jeu, c'était la vente à ne pas rater.

Le regard de Philippe devint fuyant, tout à coup.

— Les Beaumont n'y sont pour rien..., marmonna-t-il, avant de prendre une inspiration. Valentine, je dois te parler.

Hourra ! Nous y étions enfin ! Ma bouche se fendit d'un large sourire.

— Je t'écoute, chéri.

Philippe croisa ses mains face à lui. La nervosité lui donnait un côté si mignon ! Après autant d'années de mariage, je trouvais mon mari toujours aussi séduisant, malgré ses tempes grisonnantes et les signes de l'âge au coin de ses yeux. Ça le rendait encore plus...

— Tu sais que ces dix-sept années passées avec toi ont été merveilleuses...

Et c'est pour ça que j'aimerais que tu m'épouses à nouveau.

Les larmes aux yeux, je hochai la tête.

— Tu m'as donné un fils incroyable, continua-t-il, et tu es l'épouse dont rêvent tous les hommes.

À ce rythme-là, j'allais provoquer une inondation du restaurant !

— Oh, Phil ! m'exclamai-je, prise d'une bouffée d'amour.

— Tu pleures, constata-t-il. Alors tu sais où je veux en venir ?

J'acquiesçai d'un nouveau signe de la tête et il me tapota tendrement la main.

— Je suis désolé, Valentine.

— Ne le sois pas. Je pleure de joie, mon chéri.

Ce qui était très gênant puisqu'en général, mes pleurs évoquent des cris de phoque. Mon mari arquait un sourcil.

— De joie ? répéta-t-il, d'un ton dans lequel perçait une pointe d'incrédulité. Alors là, je ne sais pas comment réagir. J'espérais que ça se passerait bien, mais...

Hein ? Mais de quoi il parle, là ?

Le pressentiment d'une catastrophe imminente s'abattit sur moi comme une chape de plomb.

— Tu... Tu ne m'as pas invitée ici pour fêter notre anniversaire de mariage ? questionnai-je d'une toute petite voix.

Philippe inspira une nouvelle fois, tout en se pinçant l'arête du nez.

— Non, Valentine, me détrompa-t-il d'un ton grave. J'avais même oublié que... Oh, seigneur ! Quels que soient les mots que j'utiliserai, ils te feront mal, alors je préfère être direct.

Mon Dieu, il a un cancer.

— Je t'ai fait venir ici pour t'annoncer que j'ai rencontré quelqu'un d'autre. Je... Je te quitte.

Le coup était arrivé de plein fouet. Mon sourire niais resta plaqué sur mon visage tandis que mes

yeux s'agrandirent. Mon mari n'était pas du tout en train de me proposer de renouveler nos vœux. C'était si soudain, si déroutant, que je flottais dans une sensation d'irréalité.

— Tu quoi ? demandai-je, hébétée.

— Je ne veux pas te blesser, Val, mais... Je crois que la routine a fini par avoir raison de notre amour.

Ses mots me déchiquetèrent, j'étais anéantie par la balle qu'il venait de me tirer en plein cœur.

— La routine ou cette autre personne que tu as rencontrée ? parvins-je à hoqueter. C'est qui, d'abord ?

Il baissa les yeux.

— Tu ne la connais pas, je l'ai rencontrée il n'y a pas très longtemps.

Ces paroles me firent bondir et je hurlai, oubliant l'endroit où nous nous trouvions :

— Parce que tu plaques tout pour une nana que tu connais à peine ?!

— Ton agacement est légitime.

Rouge de colère, j'étais à deux doigts de lui conseiller d'aller se faire f...

— Tu peux rester à la maison le temps qui te sera nécessaire, j'irai chez Célia, en attendant.

Un nouveau jet de larmes dégringola le long de mes joues. Un peu plus loin, le serveur me jetait le même regard de douloureuse impuissance que l'on peut avoir face à un animal en train d'agoniser.

— Célia..., répétais-je avec amertume. Elle a quel âge ? Vingt ans ?

— Trente-neuf.

La stupeur me laissa sans voix. La briseuse de ménage était par-dessus le marché plus âgée que

moi ! Je n'aurais pas été davantage humiliée si Philippe avait jeté son dévolu sur une gamine.

— Ça fait combien de temps que tu me trompes ?

— Valentine, je...

— Combien de temps ? répétais-je en haussant la voix.

Piteusement, il m'avoua avoir eu un coup de foudre trois mois plus tôt. C'était la fille d'une de ses clientes.

— C'est allé très vite. J'ai bien essayé de t'en parler avant, mais... Tu n'y es pour rien, tenta-t-il d'une voix mal assurée.

Je nageais en plein cauchemar. Philippe avait eu trois mois pour réfléchir à la situation alors que, de mon côté, je ne soupçonnais pas que les choses allaient mal entre nous.

— Est-ce que tu es sûr de ta décision ?

Je n'étais pas en train de me traîner à ses pieds, mais peut-être qu'il était encore temps d'entamer une thérapie de couple et trouver une solution. Comme il ne répondait pas, j'insistai :

— Tu ne vas pas tout foutre en l'air, sans même une pensée pour notre fils !

— Jules est grand, il comprendra.

— Je suppose que ça te donne bonne conscience ?

— J'ai longuement mûri ma décision. J'aime Célia, Valentine. Notre histoire est terminée.

Et notre bonheur fracassé. J'allais devoir recommencer de zéro. Affronter le monde et le quotidien toute seule. Avec un ultime choix : abandonner ou continuer.

Cinq mois plus tard...

— Inès ! Ta maman est là !
Heureuse à l'idée de retrouver la chaleur des bras maternels, la fillette sautille gaie-ment jusqu'à sa mère.

— À demain, *maîtresse* Valentine ! chantonne-t-elle.

— À demain, Inès ! Et n'oublie pas tes tennis pour le sport.

Je me retourne afin de vérifier combien d'enfants il me reste encore, en priant intérieurement pour que leurs parents ne soient pas trop en retard puisque j'ai ma voiture à récupérer au garage. Un grognement me fait redresser la tête et je découvre un élève, debout sur un banc, en train de mâchonner...

— Jayden, non ! Ne mange pas les lunettes de Nathan !

Mais Jayden se fiche bien de ce que je peux lui dire. En cet instant, rien ne semble plus important à ses yeux que son goûter improvisé. De son côté, Nathan tire de toutes ses forces pour récupérer son bien ; si je n'interviens pas, je sens que les lunettes vont finir en morceaux. Par miracle, je parviens à séparer les deux garçons et à les rendre à leurs parents sans aucun dommage. Ouf ! La journée est terminée.

— Je te raccompagne ? me propose Flore, ma collègue de petite section.

— Non, je te remercie. Je dois passer chez ma mère avant de retrouver ma voiture. Il fait bon, je vais y aller à pied.

Il fait bon, pour un mois de novembre, s'entend. C'est-à-dire que le ciel a été ensoleillé durant une bonne partie de la journée et le thermomètre a même atteint les sept degrés. Sacrée vague de chaleur ! En consultant mon portable, je découvre un SMS de mon fils.

Marre de l'internat, pourquoi tu m'infliges ça ?

Sérieux c'est trop naze. #mereindigne

Je décide d'ignorer ces reproches. Après une semaine passée à tenter de canaliser l'énergie de dix-sept mômes âgés de cinq ans, je n'ai pas envie de me laisser démoraliser parce que Jules croit bon me rappeler au moins une fois par jour que j'ai raté le titre de mère de l'année. Comme si j'étais responsable du fait que le lycée le plus proche soit à plus d'une heure de route de notre village ! Nous avons déjà eu cette conversation une bonne dizaine

de fois, mieux vaut ne pas répondre. Ce dont j'ai besoin, dans l'immédiat, c'est d'une marche solitaire. D'un pas décidé, je me mets en route dans l'air vif et la lumière déclinante de l'après-midi. La maison de ma mère est située à seulement deux kilomètres de l'école, j'y serai en un rien de temps. Je pousse un soupir de satisfaction en admirant les crêtes blanchies des montagnes de grès qui se dressent tout autour du village. Leur beauté brute et apaisante ne cesse de m'ébahir, me rappelant que, désormais, ce paysage fait bel et bien partie de mon quotidien.

Après la trahison de Philippe, j'ai décidé de me relever. Bien sûr, il y a eu quelques semaines de flottement durant lesquelles j'ai eu tour à tour envie de le zigouiller, puis de me tortiller à ses pieds comme une loque, en le suppliant de changer d'avis. Notre rupture a été pour moi un véritable coup de massue et, durant les premiers jours, son absence me faisait mal à en crever. Nous étions censés jouir d'une longue vie de bonheur conjugal, pourtant cet avenir a été balayé par la première venue. C'était difficile à admettre. Après les deux mois d'été à osciller entre chagrin, espoir et colère, j'ai fini par comprendre que rester à proximité de mon futur ex-mari n'allait pas m'aider à tourner la page sur notre mariage. Alors j'ai pris une décision radicale : retourner à Vallenot, le village de montagne dans lequel j'ai grandi. Philippe a toujours détesté les coins reculés et j'avoue que, pour la première fois depuis longtemps, j'ai eu la sensation de m'affirmer le jour où je lui ai annoncé que je quittais Lyon. Au préalable, j'avais déposé

une candidature dans le département pour devenir enseignante remplaçante. Quitte à repartir de zéro, autant me remettre en selle en me donnant une chance de me réaliser dans le métier auquel je me destinais avant de tout laisser tomber par amour. Grâce à ma licence en histoire, à ma motivation et à un heureux concours de circonstances (les candidatures ne sont pas légion dans les patelins enclavés de Haute-Provence), j'ai obtenu un poste dans mon village même ! L'institutrice de grande section partant en congé maternité plus tôt que prévu, il fallait quelqu'un de toute urgence. Depuis un mois, me voici donc à la tête d'une classe de dix-sept adorables petits monstres. Au début, j'avais peur d'être larguée au niveau du programme et des objectifs, mais Élodie, que je remplace, m'a aidée à m'organiser et, finalement, je crois que je ne m'en sors pas trop mal. Travailler toute la journée au contact d'enfants peut parfois s'avérer épuisant, mais je dois bien admettre que je m'éclate.

Oui, cette nouvelle existence me plaît beaucoup. J'en remercierais presque Philippe. C'est pile à l'instant où je dresse ce constat que des trombes d'eau glacée s'abattent tout à coup sur moi.

Et merde !

J'avais oublié qu'ici, la météo est aussi imprévisible que l'humeur de mon ado. Qu'est-ce que je disais, déjà, à propos du paysage calme et apaisant ? Je presse le pas, tout en m'apitoyant amèrement sur mon sort. Pourquoi faut-il que ma voiture soit tombée en panne ? Et qu'est-ce qui m'a pris de refuser la proposition de Flore ? Mon pied glisse sur un talus et je manque de me vautrer. Lâchant un cri de

mouette affolée, je me rattrape de justesse au tronc d'un arbre, m'écorchant un doigt au passage.

Super... Trempée, gelée ET blessée. La totale !

Une voiture me dépasse à faible allure, avant de se garer sur l'accotement. Les épaules voûtées par la pluie, je concentre tous mes efforts pour rester digne en arrivant à hauteur du véhicule, même quand la vitre du côté passager s'ouvre, laissant apparaître deux yeux sombres et une barbe tout aussi foncée.

— Je peux vous déposer quelque part ? me demande le conducteur.

J'accepterais volontiers, mais là, tout de suite, je n'ai aucune envie de faire confiance à un type que je ne connais pas. Je regarde (un tout petit peu) les émissions de faits divers et je sais très bien comment une mauvaise rencontre peut se terminer. Un croassement sort de ma bouche :

— Euh... Non, ça ira. Merci.

— Vous êtes sûre ? insiste-t-il. Vous allez choper la mort.

Ce n'est surtout pas le moment que je me mette à paniquer. Mais en parlant de choper la mort, il est hors de question que je monte dans la bagnole d'un parfait inconnu.

— J'aime bien marcher sous la pluie. Et puis je suis bientôt arrivée.

À défaut de me souvenir précisément de ce que j'ai appris lors des trois cours d'autodéfense auxquels j'ai assisté, je plaque ma main contre la poche de ma parka et me prépare à dégainer mon portable pour appeler les gendarmes. Juste au cas où il tenterait de me kidnapper.

— Comme vous voudrez, me répond l'homme, dans un haussement d'épaules. Bonne balade !

Je me contente d'un vague hochement de tête en guise de réponse et l'inconnu redémarre. Je suis à deux doigts de me rétracter et lui crier de m'attendre, mais il est déjà trop tard. Les feux arrière de la voiture disparaissent dans un virage, me donnant le sentiment d'être une parfaite imbécile. Je n'ai pas trente-six solutions, je dois me remettre en chemin. Appeler l'un de mes parents à la rescousse serait tentant, mais mon smartphone risque de ne pas apprécier l'averse et ça ne rimerait à rien que je poireaute sous la pluie, le temps qu'ils rapploient. Tant pis pour moi, ça m'apprendra à réagir comme une grosse poule mouillée.

*

— C'est toi, Valentine ? demande ma mère quelques minutes plus tard, en entendant la porte d'entrer s'ouvrir et se refermer.

Je suspends ma parka et souris en dépit de la fatigue. Merlin, le labrador chocolat, vient me faire la fête ; sa queue tape bruyamment le plancher, en témoignage d'affection. Si je me fie aux odeurs, un bon petit plat est en train de mijoter et ma mère a fait du feu dans la cheminée. L'atmosphère chaleureuse me fait aussitôt l'effet d'un gros câlin.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé ? s'écrie Maman à l'instant où je pénètre dans la cuisine. Tu ressembles à un chaton sauvé des eaux ! Ne me dis pas que tu es venue à pied !

Je ne peux m'empêcher d'ironiser :

— Je ne vois pas ce qui te fait croire ça.

Avant qu'elle n'accuse mes collègues d'être sans pitié, je lui assure que c'est entièrement ma faute.

— Il a fait beau toute la journée, alors j'ai cru que ça durerait.

— Tu es vraiment irrécupérable, lance-t-elle dans un reproche affectueux. Ça ne t'arrive jamais de consulter la météo ? Allez, file te sécher les cheveux !

Je monte jusqu'à la salle de bains sans me faire prier. Si j'avais le temps, je plongerais même avec délectation dans un bain chaud. *Tu veux contribuer à la fin du monde ?* m'assène une petite voix intérieure qui a exactement l'intonation de Jules. Parce qu'en plus de me détester à cause de l'internat, mon fils s'est découvert une récente passion pour l'écologie. Et comme tout ado qui se respecte, il a du mal à ne pas partir dans les extrêmes ; le week-end dernier, j'ai dû lutter pour le forcer à prendre une douche samedi ET dimanche. Un fléau pour la planète, selon lui. Un danger sanitaire, plutôt !

Avant d'empoigner une serviette, j'ai la mauvaise idée de jeter un coup d'œil dans le miroir. *Un chaton sauvé des eaux... tu parles, un rat noyé, oui !*

Pas étonnant qu'un inconnu ait eu pitié de moi. Je regrette presque de l'avoir envoyé promener, le pauvre. Cela partait sûrement d'une bonne intention, en réalité. Ma mère rit quand je lui relate l'anecdote, autour d'un thé brûlant.

— Tu ne sors pas assez. Ça te rend sauvage.

Je sais qu'elle plaisante à moitié, mais sur ce coup-là, je ne peux pas lui donner tort. En dehors du cercle familial, les seules personnes avec lesquelles je discute quotidiennement ont cinq ans. Six, dans

le meilleur des cas. Il y a bien ce cours d'autodéfense pour femmes seules auquel je suis inscrite, mais la plupart des participantes sont plus âgées que Michel Drucker et la reine d'Angleterre réunis. Ma mère semble épier ma réaction, mais comme je ne bronche pas, elle insiste :

— Ça va faire quatre mois que tu es revenue, ma choute. Qu'est-ce que tu comptes faire ?

Si seulement j'avais le moindre début de réponse !

— Je ne sais pas. D'un point de vue professionnel, je suis tranquille jusqu'à juin, mais ensuite...

— Je ne parlais pas du travail, m'arrête-t-elle. Tu sauras rebondir. Ce que je voulais dire, c'est que tu devrais sortir, fréquenter quelqu'un.

Je plonge derechef le nez dans ma tasse. C'est horripilant, sa manie de faire glisser systématiquement la conversation sur ma vie affective ! Et maintenant qu'elle est lancée sur le sujet, il nous faudra bien un ouragan pour qu'elle se taise. Et encore, je ne suis pas sûre que ce serait suffisant.

— Ce dont tu as besoin, c'est d'un coup de pouce pour rencontrer un homme, poursuit-elle.

Je repose mon mug, légèrement agacée. Comment peut-elle me seriner ça alors que Philippe a torpillé toute la confiance que je pouvais avoir envers la gent masculine ?

— Je ne suis pas prête pour une nouvelle relation amoureuse, Maman. Et puis, ce n'est pas toi qui, depuis ton divorce, répètes à qui veut l'entendre que tu n'as besoin d'aucun homme dans ta vie ?

Merlin pousse un soupir de chien, avant de se coucher à mes pieds. Je suis sûre qu'il est de mon côté et que c'est sa façon de l'exprimer.

— Il ne s'agit pas de moi, proteste ma mère. Tu ne sors même plus pour t'amuser, on dirait que la fin de ton mariage a sonné le glas de ta vie sociale.

M'amuser... C'est vrai que depuis quelque temps, ce verbe me fait l'effet d'être un mot venu d'une autre planète.

— C'est un peu le cas. Si la quasi-totalité de nos fréquentations ne s'était pas sentie obligée de prendre parti...

Philippe étant un antiquaire très en vue, ça fait plus prestigieux dans le carnet d'adresses qu'une pauvre institutrice partie vivre à la montagne. C'est moche, mais c'est la réalité.

— Valentine ! marmonne Maman d'un ton qui peut très bien signifier « Je vais devoir te placer à l'adoption ». À ta place, tes sœurs auraient réagi différemment...

Les points de suspension qui traînent derrière sa phrase planent au-dessus de moi comme un poids qui menace de m'écraser.

— Il n'y a aucun rapport avec les jumelles, je rétorque d'un ton calme. Si Jérôme s'avisait de tromper Albane, il se retrouverait castré avant même d'avoir eu le temps de terminer ses aveux. Quant à Chloé... eh bien, c'est Chloé, quoi.

Le silence s'éternise quelques secondes. Puis ma mère prend une autre gorgée de thé et soupire avec lassitude.

— Tu crois qu'elles se réconcilieront, un jour ?

Aïe, terrain extrêmement glissant. Mes frangines se sont brouillées l'année de leurs vingt ans. J'étais déjà mariée quand c'est arrivé et j'ai suivi l'histoire de très loin. Dans mes souvenirs, un garçon est à

l'origine de tout cela, même si je n'ai jamais eu le fin mot de l'histoire. Ni l'une ni l'autre n'étant du genre à se confier à moi, je ne vois pas comment je pourrais deviner leurs intentions. Ce qui n'empêche pas ma mère de me regarder, comme si j'étais le messie qui allait lui apporter la nouvelle qu'elle attend depuis si longtemps. Je tiens d'elle mon regard vert noisette et une chevelure foncée aux reflets chocolat. D'une certaine manière, nous nous ressemblons beaucoup, si ce n'est qu'elle dépasse à peine le mètre cinquante et qu'elle reste mince tout en cuisinant des tonnes de pâtisseries, là où je suis obligée d'enfourcher mon vélo si je veux éliminer la moindre part de tarte. Maman me fait parfois penser à un lutin des bois, avec sa silhouette gracile et son petit air espiègle. Les rides d'expression qui partent en étoiles autour de ses yeux contrastent avec son allure juvénile, mais quand je la vois, l'idée de vieillir ne me fait plus peur.

— Je ne sais pas, finis-je par admettre. Ça remonte à si longtemps... Est-ce qu'au moins elles savent encore pourquoi elles sont fâchées ?

Je m'aperçois que des larmes se sont répandues sur ses cils. Elle me paraît si vulnérable, tout à coup. Je me lève pour la serrer dans mes bras.

— Je t'en prie, ne pleure pas, je chuchote en essuyant du pouce la larme qui roule sur sa joue.

— Oh, je sais bien que je ne devrais plus me mettre dans cet état-là, après toutes ces années, renifle-t-elle en se frottant les yeux du bout des doigts. C'est juste que... (nouveau reniflement) j'espère tellement voir mes trois filles réunies pour Noël ! Chaque année, je me dis que peut-être... mais il ne se passe rien et c'est frustrant.

Je vois bien que cette situation la mine. Peut-être que je devrais téléphoner aux jumelles et leur proposer d'en discuter. Elles seront forcément sensibles à la détresse de notre mère, non ? Cherchant en vain des paroles de réconfort, j'opte pour un discret changement de sujet.

— En parlant de Noël, c'est dans une quarantaine de jours. Est-ce que tu penses avoir assez de bonnets ? Des parents d'élèves sont intéressés.

Si mon père, qui dirigeait l'office de tourisme, a pris sa retraite il y a peu, Maman, elle, tient toujours l'unique magasin de souvenirs du village, *Les Trésors de Sophie*. Durant l'hiver, avec les autres membres de son club de tricot, elle confectionne des bonnets, vendus ensuite au profit d'une des associations dont s'occupe le curé de la paroisse, le père Xavier. Ce ne sont pas ces horribles bonnets qui grattent le cuir chevelu et donnent envie d'aller se jeter dans la rivière glacée, non, mais d'adorables petites choses qu'elles tricotent avec une laine douce et épaisse. Ils font de parfaits cadeaux et les clients de sa boutique ne s'y trompent pas.

— Il m'en reste une dizaine au magasin, répond-elle en effectuant un rapide calcul mental. Les filles doivent m'en apporter cinq nouveaux la semaine prochaine.

— Super ! Tu m'en mettras un de côté ?

— Bien sûr. J'envisage d'ajouter de petits pains d'épice, ça ferait quelques euros en plus pour l'association.

J'arrondis les yeux de gourmandise. Le pain d'épice est une recette que ma mère maîtrise à la perfection.